

Arts
Théâtres
Mondanités
Sports

LE CRI DE LIÈGE

TRIBUNE D'ART, LIBRE ET INDÉPENDANTE

Le plus grand
journal d'art
de la
Belgique.

ABONNEMENTS : BELGIQUE, Un an 5 francs
ETRANGER, Un an 8 francs

La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs.
Les articles anonymes ne sont pas insérés.

Directeur : Alfred LANCE, Tél. 3443
Rédacteur en Chef : N. DESART, Tél. 2051

Adresser toute la correspondance aux Bureaux du Journal : RUE LULAY, 2, Liège

ANNONCES : On traite à forfait.
La ligne (en chronique, 2^e et 3^e page) 50 centimes. En échos, 3 francs.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Défense de reproduire les articles sans citer la source.

■ A la suite de nombreuses demandes, l'Administration du « Cri de Liège » vient de décider la création d'Abonnements de Saison Théâtrale (1^{er} Octobre à fin Mars) au prix très réduit de fr. 2.50.

■ S'adresser aux bureaux du Journal

Profil de pauvre hère !

J'ai parlé, l'autre semaine, d'un milliardaire. Quoi de plus juste qu'aujourd'hui je parle d'un misérable ? Il ne faut rendre jaloux personne et si l'article que j'ai écrit à propos de Rockefeller a pu susciter de basses (ô combien !) envies, je rachèterai aujourd'hui ma faute en parlant d'une personnalité qui ne diffère pourtant de l'autre qu'en ce qu'elle n'est pas de chance (ou de courage, ou de volonté, peu importe !). Je parlerai du pauvre, du misérable, mais non pas de celui qui mendie au coin des rues ou aux terrasses des cafés ; je parlerai de l'ouvrier intelligent qui traîne ses souliers éculés de bas en bas, exploitant la naïveté, le poirisme, faisant argent de tout et particulièrement de choses pas toujours très propres. Drôle de rapprochement, nous dira-t-on. Je le trouve immédiat, sans toutefois vouloir établir de corrélation.

Celui dont je veux aujourd'hui parler, fut autrefois dénommé bohème. On le voyait, par les rues, hirsute, sauvage, barbu et chevelu, sale enfin, grandement chapeauté, vêtu excentriquement, digne d'allure et souliers balafrés, passer les yeux perdus, blancs de rêve, le front lourd de l'auréole future. Nous l'avons connu, nous liègeois, au même titre que les parisiens, mieux peut-être, parce que dans notre ville moins peuplée, les excentricités, sont beaucoup plus visibles et plus remarquées. Et les liègeois l'appelaient « l'artiste ». Il a « l'air artiste » disait-on. Cela suffisait à qualifier quelqu'un, à le classer, à le cataloguer définitivement. Evidemment, cela n'allait pas sans ironie ou dédain, mais on était parfois heureux — n'est-ce pas, monsieur le commerçant ? — d'être en la compagnie de ce personnage hirsute.

Aujourd'hui, le type disparaît. Il en reste encore, mais si peu ! Il y a quelque dix ans, on voyait « l'artiste » descendre la rue Haute-Sauvinière, ou déambuler au carré, à toute heure du jour, ou mieux de la nuit. Et c'était très drôle de voir les gens sérieux tourner vers lui des regards curieux et moqueurs. L'homme, d'ailleurs, se souciait médiocrement de la curiosité éveillée, habitué peut-être aux persifflages, ou trop conscient de sa supériorité native. Celle-ci ne l'empêchait pas de travailler à ses talons de misère, la belle misère du poète. On se lasse de tout, hélas ! Une génération a suffi pour anéantir la race des Colline et des Schanard, à tel point que les survivants, grotesques dans des accoutrements de légendes, méritaient le titre de pauvres hères, titre moins ironique mais plus triste que celui de « martyrs ridicules » décerné par Léon Cladel à une race d'écrivains fades et maladroits.

En ce temps-là, pourtant, ces êtres étaient sincères. Ils n'exploitaient pas encore leurs semblables d'une façon permanente, et s'ils ne faisaient pas de l'« art », au moins essayaient-ils d'en faire comprendre quelques beautés. Ils étaient « Monmartre » avant tout, imbus de cette idée qu'ils remplissaient une noble mission. Les cabarets de la butte leur avaient communiqué des attitudes renversantes, des hardiesses de langage d'un goût souvent douteux et devant lesquelles il faut s'incliner. Vous rappelez-vous les « rabelaisiens » qui débütèrent à Liège, rue Féronstrée, où ils accueillaient leurs auditeurs par des propos délicieux :

« O là là ! c'te gueul', c'te binette ! » Et l'on riait ! Et s'il arrivait à un naïf de se fâcher, il fallait voir avec quelle unanimité on le rabrouait. C'était le bon temps des cabarets, des bazars aux chansons. N.i, ni... Liège en est fatiguée. Les dieux du Chat noir sont morts, et il n'en reste plus que de pauvres diables qui essaient encore de raviver un passé défunt à jamais. Pauvres diables ! Pauvres hères ! Misère et Compagnie, « rari nantes » que le flot agité de la civilisation moderne rejette sans cesse loin du rivage où ils veulent s'accrocher. L'en ai revu quelques spécimens à Paris même, et ceux-là qui faisaient nos délices naguère, quand nous chantonions du Delmet, du Jules Jouy, ou du Boukay perdent tout leur charme parce qu'ils ont, dirait-on, subi l'influence du modernisme. Il semble qu'ils n'y croient plus eux-mêmes.

Quand je pense à ces littérateurs manqués, dont une infime partie atteint à quelque situation dans l'art, je revois le pauvre diable, le pauvre hère dont je parlais tout-à-l'heure et qui, maintenant, erre de bar en bar, toujours hirsute et sale, et tapeur de la première force. Son profil est caractéristique ; il a l'air d'être aux murs de tous ces cabarets de la chanson qui firent florès, non loin de nous, et qui nous enthousiasmèrent. Quelle belle jeunesse c'était alors, et comme nous y croyions tous, à l'art des quat'z'arts ! Il me souvient, en pensant au profil du pauvre hère montmartrois, de certain cercle littéraire, non loin de Liège, où nous organisions des conférences, des soirées artistiques vibrantes, chaudes de notre ardeur juvénile. L'un de nous évoquait les noms célèbres de Bruant, Mac-Nab, Jules Jouy, Ferny, Numa Blès, Boyer, Privas, Boukay, et d'autres, et l'on chantait leurs œuvres sentimentales, généreuses, symboliques, décadentes, pleurardes, réalistes, où l'on trouvait de tout, de l'amour mignard surtout, des plaintes perpétuelles, des courus exilés, de la passion farouche, de la sociologie et de la médecine, yeux fulgurants, pavés rouges, chimères éternelles, flots noirs des inquiets, hurlements de révolte, tarte à la crème et boutique à treize.

Profil de pauvre hère ! Que de gens qui naguère eurent la foi en une littérature nouvelle, née enmi les chansons, ont, en pensant à vous, des condoléances intimes, des regrets peut-être, de la bonne et sincère sympathie quand même !

N. DESART.

Egratignures

A M. J. J. van D...

Depuis quelque temps, Monsieur, au jour le jour, vous prenez le soin de communiquer à vos lecteurs le résultat qu'intéressent de vos pensées. Grâce à vous, Monsieur, les gens qui vous lisent possèdent sur la ville les opinions les plus rassurantes et vous voilà devenu, pour certains, aussi indispensable que le chocolat du matin ou la cascara hebdomadaire.

Vous avez l'heur, en outre, de pondre dans du papier rose — c'est, au reste, la seule poésie de vos petites productions — et vous êtes si pondéré, si respectueux de la ligne droite, que votre verve elle-même a des allures d'hypothèse.

Les opinions sont libres, Monsieur, et j'aurais mauvaise grâce à discuter les vôtres. Il m'importe assez peu que vous voyiez noir où moi je vois blanc et l'estime qu'il faut des êtres de toute sorte.

Il y a des choses pourtant que l'âme qu'on respecte.

Vous avez l'autre jour remarqué — oh ! avant tous les autres — les oliviers qui, en notre cité, promènent leur jupon de femme, leur chapeau trop grand et leur cervelle trop petite et, dans ces prolégomènes où vous vous complaisez, vous avez comparé leur geste idiot à celui d'un Péladan.

J'arrive tard, Monsieur, pour vous féliciter de cette trouvaille. Cependant, elle vous honore tellement que j'ai voulu joindre mes hommages à ceux qui, déjà, ont dû vous parvenir.

Elle vous ennoblit Monsieur, cette belle comparaison, parce qu'elle montre que vous êtes resté, en dépit de quelques années d'études, l'être incorruptible, l'écrivain insensible aux beautés du style ; qu'elle montre aussi que vous exigez de l'homme

qui pensa plus de 40 volumes, qu'il s'habille, comme vous, chez le tailleur du coin.

Vous avez raison, Monsieur. Nivelez, Monsieur, nivelez. Il faut que la littérature ressemble à la place de Bronckart, il ne faut rien qui dépasse.

Au surplus, vos lecteurs n'ont rien à craindre. Vous démolirez d'ici peu la superbe d'un Barbey, la mélancolie hautaine d'un Villiers et vous vous étendrez, j'espère, longuement, sur la folle érotique de Baudelaire et l'alcoolicisme de Verlaine.

Vous aurez, ce faisant, des comparaisons magnifiques, et le jour béni où vous associerez Verlaine à Narenné de Bourre, ce jour-là votre gloire deviendra durable.

Quant à vous-mêmes, vous pouvez vous affubler d'un pourpoint vert, d'un bicorne rouge ou d'un feutre à trois poils, rouler vos pieds dans des souliers ahurissants, marcher à quatre pattes ou sauter sur votre derrière, on vous remarquera peut-être, mais on ne vous comparera pas.

Teddy.

Un écrivain belge ignoré

Elisée HARROY

(Né à Dourles en 1841, mort à Boez en 1902)

Harroy ? Qu'est-ce que Harroy ? Un professeur, un savant, un chansonnier, un poète.

Elisée Harroy dirigea du ant vingt-trois ans l'Ecole Normale de Verviers (1879-1902), dont il fit une des plus brillantes écoles du pays. Tous ceux qui eurent le bonheur d'être ses élèves parlent encore avec enthousiasme de ce brillant professeur à la phrase limpide, élégante et chaude.

Savant ! Ce mot l'affligerait s'il pouvait l'entendre encore. Et pourtant, le nom de savant, il le méritait. Chercheur infatigable, bserateur patient et méticuleux, il s'était oris d'une véritable passion pour les sciences préhistoriques auxquelles il apporta une contribution considérable.

« Harroy a cru trouver la solution du problème des mégalithes préhistoriques... » Il montre l'homme primitif se formant un calendrier simple, sûr, systématique, à l'aide de quatre pierres, marquant les alignements des solstices et des équinoxes... Les cromlechs, d'après cette donnée, seraient de véritables observatoires astronomiques...

Et combien cette version devient vraisemblable quand les premières lueurs de l'histoire éclairaient le souvenir des pères de la Chaldée observant le pèlerinage quotidien des étoiles autour de la poilaire...

C'est ainsi que M^r Albert Bonjean, l'ami intime de Harroy, caractérise son œuvre scientifique. Je dois cependant à la justice d'ajouter que plusieurs de ses conclusions ont été très discutées.

Il y avait chez Harroy, à côté du savant austère, un enfant gai et rieur. C'est l'enfant qui nous a donné des chansons et des poésies.

Harroy fut un chansonnier dans le sens robuste et sain que le mot a perdu depuis. Demandez à votre enfant qui revient de l'école s'il connaît *Marche patriotique*, *En route ou bien Patria Marcia*, et vous entendrez comme il clairaonnera :

Vieux Eburons, nous sommes là !

Ne chante-t-on pas « Au Bois » partout :

Tous les dimanches,
Au temps des pervenches,
Nous allons sous les branches,
Au fond des grands bois.

Et nous-mêmes, ne nous ressouvient-il d'avoir entendu, au cours de quelque joyeuse soirée, les allégres complètes de *Quand c'est fini*, *Au cliquetis... quetis des verres*, *La vie d'un bon*, *Les yeux de Suzon*.

Le poète, enfin ! C'est encore M. Bonjean qui vous le présentera : « Sa réline retenait de suite un tableau entrevu : une charrette de laitier au bord du chemin bordé de clématites ou de glycines ; la paysanne en baradas, arpentant d'un pas balancé la lande baignée de lumière ; l'auvent moussu des chaumines, les horizons capuchonnés de brume, les sentiers zigagueurs, la magie des frondaisons, le mystère des forêts... »

Ce qui revient à dire que Harroy chantait son pays, la Fagne, et qu'il le chantait bien. On en pourra juger par les vers suivants, extraits de *Courses folles* :

Voici les monts boisés et les sombres vallées,
Les coteaux broussailliers où naissent les torrents,
Voilà la Fagne grise aux lignes onduleuses,
La mystique attirance où vont nos pas errants.

Et plus loin, c'est la Fagne où grondent les colères
Des torrents bondissant sur les rocs écroulés,
Et la forêt druidique aux chênes séculaires
Temple majestueux des âges écoulés !

Oh ! la Warche ! et la Fagne où l'on vit en plein rêve...
La terre où l'on est libre à des charmes secrets...
Quand des vieux souvenirs, le voile se soulève,
Oh ! la sauvage Ardenne d'étranges attraites !

Que la rafale passe en sifflant sur la brande,
Que le fœvier l'inonde ou l'un vienne l'amber,
Elle est belle toujours, et toujours elle est grande
La terre où l'on est libre, où l'on se sent vibrer

Quand le printemps l'éveille en de vertes poussées
Ou que l'été la grille au soleil rutilant ;
Quand l'automne l'émaille en des cores foncées,
Ou que l'hiver l'endort dans son grand manteau blanc.

La Fagne est toujours belle, et la Warche est splendide

C'est simple, cela n'a aucune prétention, mais cela sent bon, les sapins... la bruyère...

Harroy est un de ces poètes doux et simples auxquels on revient parfois pour se laisser bercer doucement, se retenir dans l'air pur des plateaux et dans l'eau vive des sources, car leur poésie c'est cela.

Géo Ghyll.

Nous extrayons de *L'Œuvre d'une Vie* (recueil posthume des œuvres d'Elisée Harroy) cette petite pièce qui montre que le poète savait aussi être tendre et pénétrant :

PREMIÈRE CONFIDENCE

Dans vos yeux veloutés comme ceux des pervenches,
Rayonne l'aube en fleurs et sourit l'avenir...
Votre cœur ingénu n'a que des pages blanches,
Et vous ne savez point ce qu'est le souvenir.

L'heure n'est pas venue où votre âme étonnée
Entendra, frémissante, implorer un aveu ;
Et l'on n'a point parlé la langue empoisonnée
À votre cœur de vierge où dort un oiseau bleu.

L'oiseau s'éveillera. Quand fleuriront les roses,
Vous l'entendrez chanter la divine chanson ;
Vos yeux seront plus doux, et vos lèvres plus roses
Sentiront quelquefois un étrange frisson.

L'oiseau s'éveillera ! L'amour, rose chimère,
Va bientôt vous bercer de ses rêves si bleus ;
Allez alors — tout bas — redire à votre mère
Ce que vous auront dit vos premiers amoureux.

ELISÉE HARROY.

Nos Concours

Nous rappelons notre concours de pièces en un acte — pièces françaises, pièces wallonnes, comédies de salon. Nous publions aujourd'hui la composition du jury pour le concours wallon.

Président : M. Victor Chauvin, professeur à l'Université, vice-président de la Société de Littérature Wallonne ;
et MM. Henri Simon, homme de lettres ;
Jacques Schroeder, directeur du Théâtre Communal Wallon ;
Henri Hurard, homme de lettres, à Verviers ;
Albert Robert, homme de lettres, à Bruxelles.

Voir en 3^{me} page le Programme de la soirée du BOXING-CLUB.

Notre Album

Dernière Visiteuse.

A Georges RODENBACH.

La mort viendra chez moi comme une bien-aimée,

Sans parler, simplement et familièrement,
Ne faisant pas de bruit, ni de dérangement.
Enfin, comme entrerait la femme accoutumée,

D'ailleurs comme déjà la chère le savait,
Elle n'aura pas peur en voyant mon visage
Si délaît et si pâle et, bien douce et bien sage,

S'assoira sans parler à mon triste chevet.

Et moi qui des longtemps suis fait à la pensée
D'être un jour visité par elle, je serai
Sans émoi de la voir et je la laisserai
Sans dégoût dans sa main prendre ma main glacée.

Lors, elle parlera lentement et très bas
Des choses du passé, d'une province chère ?
D'une maison bien close et pleine de mystère
Et de tristes amours que je n'oublierai pas.

Et maternellement, comme l'ait fait ma mère
Après m'avoir parlé quelque temps du passé
(Dieu !)

La chère me dira : Veux-tu dormir un peu ?
Puis, content de rêver, je clôrai la paupière
Grégoire le Roy.

Jeune Belgique 1885-1886.

Echos

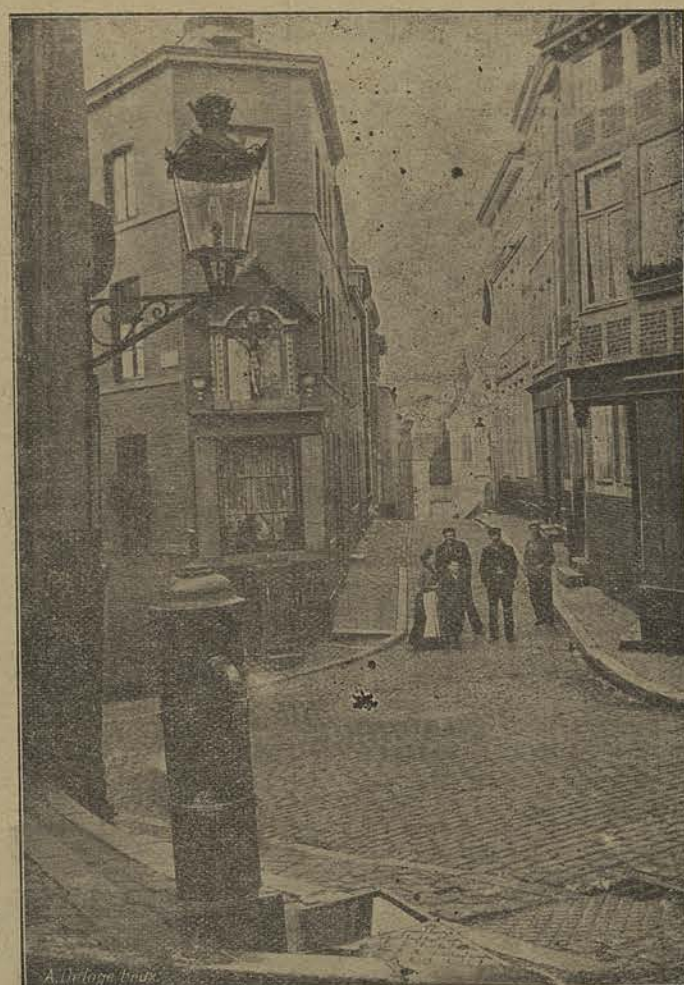
L'on connaît nos sympathies pour le mouvement wallon. Une véritable renaissance artistique et littéraire a permis aux Wallons de prendre conscience de leur valeur. Ils en font encore, cependant, que le grand public soit au courant de la question. Nous sommes donc heureux d'annoncer la publication d'une série d'articles sur le mouvement wallon.

Dés à présent, nous pouvons annoncer des articles de MM. Roger, Lobet et Boumal. Cette publication, purement documentaire, offrira donc le plus grand intérêt. Notre ligne de conduite — répons-le — est de servir les intérêts supérieurs de la Wallonie, en dehors et au-dessus des préoccupations politiques. Celles-ci nous sont absolument étrangères.

Sous le titre « Notre Lyre », M. Géo Ghyll publiera régulièrement une étude sur l'un ou l'autre des écrivains français de Belgique. Nous publierons en outre une Chronique des Salons, une Chronique Universitaire, des lettres de Verviers et de Spa.

Nous prions le Seigneur Public de continuer à encourager nos efforts.

Vieux Liège



LA RUE DU PÉRY

L'art aux fenêtres.
A la vitrine de la maison Lafleur, rue de la Cathédrale, un croquis chatoyant de Fred Martin : « Derrière les loges foraines », et une pittoresque terre cuite de Florin : « Dji n'sareus, m'binaméye ! »
Chez Verviergaert, au Pont-d'Ile, un bon dessin de Jos. Cambresier, d'après Jordaens ; de même, une aquarelle aux tons sobres : « Vieux Pontsur le Hoyoux ».

Rendons à César... et à Grenet-Dancourt ce qui leur appartient. Nous avons vu avec stupeur au programme d'une soirée dramatique : « Rival pour Rire, comédie en 1 acte de G. de Porto-Riche ».
Par grâce, Messieurs ! L'auteur du « Théâtre d'Amour » est assez riche de ses œuvres, que pour ne pas lui attribuer celles des autres.

Parallèle :
L'Université populaire de l'Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole moyenne organise une série de conférences sur la Wallonie, son histoire politique, artistique et littéraire.
Le programme des cours et conférences données à l'Université sous le patronage de l'Administration Communale, vient d'être publié.
Il ne comprend sauf une conférence sur André Dumont, pas un cours, pas une causerie qui ait pour sujet : Le mouvement wallon.

L'excellent aquarelliste Jean Cambresier tenait naguère une opinion fort plausible. Les peintres de chez nous, disait-il, ont tort d'aller peindre à l'étranger. Qu'ils y aillent soit ! qu'ils rapportent, pour se documenter études, croquis, impressions, rien de mieux. Mais ils se gâtent l'œil à vouloir fixer sur la toile la lumière éclatante du Midi. Ils reviennent au pays éblouis, la rétine fatiguée, insensible à nos clartés, à nos ciels brumeux.
Voyez Donnay : il ne peint que l'Ourthe, mais il la peint avec génie. Il y a vingt ans que j'ai vu peindre dans mon pays, à Eysden. Je lui découvrais après vingt ans des charmes et des aspects que je ne lui connaissais pas encore.

Notre très littéraire collaborateur, M. Julien Flament, a rendu samedi dernier aux Anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts, sa belle causerie sur les *Chansons Wallonnes du XVIII^e siècle* qu'il avait donnée l'été dernier à l'œuvre des Artistes. La parole colorée du conférencier a de nouveau évoqué avec émotion la poésie naïve de nos vieux Noël et la verde froissée des anciens cramoignons. L'auditoire a fait un vif succès au délicat orateur ainsi qu'aux chanteurs qui ont illustré la causerie ; parmi ces artistes, le public a particulièrement fêté M^{lle} Eva Guisset, la gracieuse pensionnaire du Théâtre communal wallon. M. M. H. Guillaume, H. Ringlet et J. Boulenger l'ont excellamment donné la réplique. M^{mes} Sallien et Druyssen accompagnaient et guidaient le gracieux quatuor ; elles en avaient dirigé les études avec leur talent et leur dévouement coutumiers.

Cours gratuits de chant et de déclamation lyrique donnés par M. Ad. Maréchal de l'Opéra-Comique. — Les jeunes gens qui désireraient suivre ces cours peuvent se faire inscrire rue Renssonnet.

Le 1^{er} Décembre, au Cercle des Beaux-Arts de Liège, boulevard de la Sauvenière, exposition Lucien Franck.
Le 5 Décembre, au Journal de Liège, exposition Jules Dujardin.

Le peintre Ernest Marnette dont les deux tableaux *Art Bar* et *Fête de Nuit* furent remarqués à l'Exposition Générale du Cercle des Beaux-Arts, travaille en ce moment à une grande toile représentant une femme nue, harmonieusement étendue sur un sofa. On dit beaucoup de bien de cette œuvre. D'autre part, on affirme que la ville est disposée à acquiescer à une œuvre importante d'Ernest Marnette.
Il en est plus que temps !

Entendu l'autre semaine au Cabaret Montmartrois :
Le bonisseur, en termes choisis, passe la parole au pianiste, le « maestro ».
Une charmante enfant, capuchonnée de fourrures, hèle discrètement le bonisseur.
— Dites donc, Monsieur, sursure-t-elle, c'est n'est pas maestro qu'on l'appelle, c'est Lejeune !

Un Ban s. v. p. !

Eh oui ! un ban pour la Ligue des Etudiants Wallons. Avec elle, c'est la jeunesse ardente et généreuse qui prend place à l'avant-garde du mouvement wallon. J'ai le plaisir et l'honneur de vous la présenter, fière de ses succès passés, parée de son nouveau titre et confiante en l'avenir. Et je vous présente avec elle un type nouveau d'étudiant, bien différent de l'étudiant perpétuel, noceur et soiffard, terreux des mères prudentes et des pères oublieux de leurs frasques universitaires.

Les étudiants wallons veulent intéresser au mouvement régionaliste la jeunesse des écoles. Favorables aux légitimes revendications flamandes, ils entendent s'opposer aux exagérations flamingantes. Résolument hostiles à cette politique mesquine qui a tant nui à notre cause, ils veulent être des wallons, tout court.

La propagande individuelle, méthodiquement organisée, les entretiens intimes ne suffisent pas à leur activité. Ils ont organisé l'hiver dernier huit conférences sur la question wallonne. Leur jeune Ligue faisait sa rentrée par une audition des meilleurs chansonniers wallons, ce jeudi 28 novembre. Vendredi 6 décembre, elle ouvre une série de 17 conférences : hommes politiques, hommes de lettres, vont se succéder à la tribune des Etudiants Wallons.

Dégagés de tout souci politique, ils étudient la question wallonne sur toutes ses faces. Ils feront digne place aux lettres et aux arts de Wallonie. Quant à l'histoire, il suffit de dire que M. le professeur Gillet donnera, sous les auspices de la Ligue, un cours public d'histoire de Liège.

Un ban, s. v. p. ! C'est là employer noblement ses loisirs, fleurir d'un brin d'idéal les veillées studieuses ou... bachiques ; c'est, comme ils le disent fièrement, préparer une génération d'intellectuels conscients du génie et de la force de leur race, et appelés à revendiquer énergiquement dans l'avenir les droits de notre chère Wallonie.

On ne saurait mieux définir le but élevé de la Ligue, et l'inséparable influence qu'exerceront plus tard ceux qu'elle aura formés. Cette adhésion de la jeunesse à notre mouvement, c'est un rayon d'auréole qui vient se joindre aux ors de nos bannières.

Un ban, s. v. p. !

Julien Flament

Chronique des Arts et du Monde
A l'occasion de sa fête patronale S. M. le Roi vient, on le sait, de nommer ou de promouvoir, dans les différents ordres nationaux bon nombre de littérateurs.
Citons les distinctions qui nous intéressent particulièrement : Yvan Gilkin, Albert Giraud, G. Van Zype, Pol Demade, Dumont-Wilden, Georges Eckhoud, Max Elskamp, Wicheler et Fonson, les papes de M^{lle} Beulemans, Georges Rency. Et parmi les wallons, Fr. Carez, le distingué critique littéraire de la « Gazette de Liège », L. Foncoux, à Huy, E. Glessener, l'auteur du *Cœur de François Remy*, ce joyau ignoré de nos lettres françaises ; Albert Mockel, le délicat poète liègeois ; Ransy, de Charleroi ; Stienert et Vierset ; H. Simon et Jos. Vrinids enfin, dont la nomination honore moins cependant que leur œuvre nos lettres patoisantes.



Judi dernier a été célébré, à Bressoux, le mariage de M. Stéphane Dauby, docteur en philosophie, professeur au Collège communal de Tilletmont, fils du Docteur Dauby, avec Mlle Hélène Verniory, de Tintigny, fille de Mme Vve Nicolas Verniory.

Les témoins étaient, pour le marié : M. Ch. Quéret, candidat en droit à Liège; pour la mariée : M. G. Verniory, ingénieur à Bruxelles.

Judi dernier également a été célébré en notre ville le mariage de Mlle Maria Calmbert de Liège avec M. Modeste Fransolet industriel à Verviers. Étaient témoins : pour la mariée M. Modeste Calmbert, propriétaire à Conblain-au-Pont, son oncle; pour le marié M. Henri Linon, commis à la Caisse d'Épargne et de Retraite à Bruxelles, son beau-frère.

Nos nominations.

M. Léon Du Bois, directeur de l'école de musique de Louvain, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, est nommé directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, en remplacement de M. E. Tinel, décédé.

M. Paul Gilson, inspecteur de l'enseignement musical, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, est chargé de l'inspection de cet enseignement dans toutes les provinces du Royaume.

Notre illustre compatriote, le violoniste Eug. Ysaye, est nommé Maître de la Chapelle royale.

S. E. le Cardinal Mercier, directeur de la classe des lettres et des sciences morales et politiques, pour 1913, est nommé président de l'Académie Royale de Belgique pour la dite année.

Le chemisier Alfred LANCE Junior recommande la saison d'hiver aux toutes dernières nouveautés de Londres, Paris et Vienne.

15, RUE DU PONT D'ILE, 15, LIÈGE
Enseigne du Petit Chasseur Rouge
TÉLÉPHONE 3443

M. Emile Verhaeren est en ce moment en Suisse où il donne une série de conférences sur l'Enthousiasme.

Le Gouvernement a acquis un tableau de Fr. Smeyers : la Fillette au Jardin, exposé en ce moment à la Galerie G. Giroux, à Bruxelles.

A Verviers. Le 7 décembre prochain, le Cercle du Cabinet Littéraire organise en ses salons une fête dramatique et soirée dansante.

Les morts.

De Béthune, on annonce la mort de M. Mathieu Dejardin, bourgmestre de cette localité depuis 1879.

M. Dejardin était président du Bureau de Bienfaisance, décoré des médailles civiques de première classe, des médailles agricoles de première et deuxième classe, de la médaille du règne de Léopold II.

M. Léon Moyaux, administrateur-délégué des usines de Baume et Marpent, vient de mourir.

M. Léon Moyaux était un homme de très grande valeur qui sera très regretté.

Nos Héros

Nous avons été particulièrement sensibles aux encouragements qui nous sont parvenus cette semaine : deux lettres de Spa — une de la Jeune Garde Libérale dont Krins fut membre — des demandes de listes de souscription du Cabaret Wallon, de l'Union des Femmes de Wallonie, de la Ligue des Etudiants Wallons.

Que tous les amis de Krins se souviennent ! Que tous les Wallons s'unissent pour glorifier nos héros !

Les Conférences

A la Salle Académique

Le cycle des cinq conférences que les Amis de la Littérature Belge organisent et dont le premier sera donné le 21 novembre par M. Grégoire Le Roy, un des premiers poètes de la glorieuse 7ème Belgique.

Après que M. Grégoire Le Roy, un des premiers poètes de la glorieuse 7ème Belgique, ait donné la venue de l'éminent écrivain, le poète de la Chanson de France nous paraît du Théâtre Belge, il constata d'abord la difficulté qu'il y a pour nous auteurs d'arriver à se faire connaître, mais cette difficulté qui existe de tout temps (Musset ne vit jouer aucune de ses pièces, tant aujourd'hui la chanson, les productions de Maeterlinck, de Van Lerberghe, voire même de Tondoy et de Wicherat qui ont eu un succès mondial) il faut bien que les Belges s'aperçoivent enfin que leurs écrivains sont apaisés à l'art dramatique.

Sauf chez certains des nôtres, et de nos moindres, que ne cite pas M. Grégoire Le Roy, les procédés de notre théâtre diffèrent beaucoup de ceux qui triomphent actuellement sur la scène française. Alors que la scène française est distinguée par son langage, leur théâtre par une expression souvent plus réaliste que vraie, certains de nos dramaturges tiennent des classiques, des romantiques même à d'autres s'apparentent à Ibsen, et le Destin, obscur et fatal, domine leurs ouvrages. Nos écrivains veulent un théâtre d'art, qui donne une vision neuve, éminemment poétique : c'est pourquoi leurs conceptions demeurent presque toujours obscures de la vie.

Voilà pour le fond. Quant à la forme, elle s'émoussait d'une grande éducation de pensée et la phrase est simple, mystérieuse, pleine d'émotion : c'est la langue du poète.

Nous aurons aimé la beauté plastique et dont grande importance aux décorations, ce sont ceux qui évoquent une des choses avec une si belle intensité et qui ont été dans les œuvres de ce qu'ils ont appelé le frisson nouveau.

La lecture émouvante que le conférencier fait d'une scène de La Victoire de Van Orlé illustre brillamment la cause. Ce que sera le théâtre de demain, il serait difficile de le dire : comique, il s'inspire peut-être des chefs-d'œuvre que nous ont laissés les vieux peintres humoristes de l'école flamande; dramatique, il s'inspire d'humanité de révolte, de l'émotion vers une grande perfection de formes et vers une poésie riche ment colorée le dialogue pour nous apporter un idéal.

Un auditoire nombreux, et attentif, qui en remuant M. M. Kreyer et Falloua a pris un vif plaisir à l'éloquence imagée du poète des Siècles et dans l'ironie qui lui a été faite, de la reconnaissance allait au conférencier pour la foi qu'il nous a donnée dans le théâtre des dramaturges de chez nous.

Amon nos Autes

Chronique des lettres wallonnes

En 1894, les « Qwat Mathy » — Vrindts, Wesphal, Bartholomez, Médard — publient une plaquette au profit du monument Deifrecheux — eh quoi ! On en parlait déjà ? — Ils font une tournée, chantant leurs œuvres et collectant. Cette tournée, qui rapporta de 4 à 500 francs, leur donna l'idée première du Cabaret Wallon. Celui-ci s'ouvrit, en octobre 1895, au Café des Mille Colonnes, boulevard d'Avroy. Durant le premier mois, quatorze mille visiteurs vinrent applaudir les bons chansonniers Vrindts, Tilkin, Wesphal, Bartholomez, Jean Bury, Loncin et le chanteur Del-pierre, présentés avec une verve intarissable par Oscar Colson.

Ce premier Cabaret, ouvert au profit du monument Deifrecheux tous jours, dura environ cinq ans. Pendant la foire de l'Est 1896, la joyeuse troupe élit domicile dans une « baraque » édifée place Jehan-le-Bel.

Elle organisa encore au Casino du Passage Lemonnier, aujourd'hui la Légia, de mémorables représentations de marionnettes. La presse était brillamment représentée à la première : certains grands quotidiens bruxellois, la Réforme, la Petit Bleu, la Chronique y avaient envoyé des reporters.

Pourquoi les Cabarets Wallons naissent-ils ? Pourquoi meurent-ils ? Nul ne le sait. Le premier Cabaret Wallon trépassa ; le second s'ouvrit rue Royale en 1908 sous la direction Loncin. Dans un local pittoresque, bicornu et trois fois trop petit, il fit fureur. Loncin, Lagache, Wesphal, Steenebruggen, Winands, Duxsens, Ledoux, Vincent y donnèrent des soirées de folle gaieté. Mousseron, le poète mineur du nord de la France, vint y chanter. Il était présenté au public par René Dethier, le regretté fondateur de la « Jeune Wallonie ». Les chansonniers montois Vanolande, Talapeu et Dausias y dirent les chansons du Hainaut.

Le troisième Cabaret, enfin, est un peu l'enfant de votre serviteur. Il l'a logé boulevard de la Sauvenière, 6, dans un long boyau pittoresquement décoré. Des vues du Vieux-Liège, des drapeaux anciens, des « pièces de manège » fraternisent au long des murailles. Un pianiste infatigable et qui donne tout ce qu'il a de courage et de talent, y accompagne les membres de « Li K'pagnye des Tchansonis Lidjwès » : Lagache, tour à tour humoriste flegmatique et chanteur vibrant de notre Wallonie ; Claskin, qui met lui-même en musique des vers d'un charme archaïque et pénétrant ; Vincent, dont la philosophie prolix et narquoise fait merveille ; Ledoux, qui ex-celle dans la satire et les tableaux de mœurs ; Lemaitre et Sculier enfin, dont l'intarissable bonne humeur est puisée aux sources pures de la gaieté locale.

Une pléiade de jeunes chansonniers et d'amateurs seconde les maîtres du logis : Citons Boon, l'impayable auteur de « Portrait » ; Snaeckers, Werres, Steinegg, Rouffart, et la mignonne divette Jenny Clerjean.

Ce « Cabaret », c'est un coin pittoresque de notre Liège wallon. C'est comme le Conservatoire de la Chanson Wallonne, de la bonne chanson de chez nous, que menace le débordement inepte ou obscène, des refrains du café-concert.

Julien Flament.



M. Jean SCULIER

de « Li K'pagnye des Tchansonis Lidjwès ».

Auteur de touchantes romances et de refrains ébouriffants, Jean Sculier a écrit, pour le Cabaret Wallon, l'excellente chanson que nous publions aujourd'hui :

Les tchansonis !

Air : Ça c'est pour eux.

I.
Si t'ot monde acourt à trulèye
Houter les tchansonis Lidjwès,
C'est qui n'ont turtos qu'une ideye,
D'ji va don c'p v'fê sépi q'ye.
I fât comprinde qu'enn'a karape
Qu'ont r'trové l'santé, l'v'reye boneur ;
Çou qui prouve qui l'tchanteur ritape
Bin mi qu' l'ordonnance d'on docteur.

RESPIRE
Ca po d'bitte n'pasquye
Is n'si fât may' héri,
Lès tchansonis.
Is frit blâme dji v'dis l'v'reye,
As clapants canaris,
Lès tchansonis,
Lès rabrouhes les misères
Is v'les fê vite rouvi
Lès tchansonis.

C'est les pus plaijants qu'a'y' sol tère
Et l'meyeu di tous l's k'pagnons.
C'est l'bone tchanson !

II.
Si s'trovê d'on hâr ou d'on hotte,
C'est co zels qui v'z'orez tchanteur,
Taper des blagues ou des atotes,
Qui t'ot monde à bon d'houer.
Si v'vêz quèques feyes qu'on s'distèle,
A l'wece de hâh'ler d'si bon coûr ;
Is sont d'vins n'djoye, l'ot d'jève infêlè
Et tchanteur tant qu'ou t'ousses à court

RESPIRE
Po passer n'plaijante size,
I fât qu'v'os v'z'ez oyi.
Lès tchansonis
Vos v'vêz qu'v'vêz d'jise,
Is f'ront rîre à pîhi
Lès tchansonis.

Is fê t'ot dji v'z'êl djeûre,
Afise di v'distroyi,
Lès tchansonis.
Ca po v'hossi d'vins n'douce aweûre
Çou qui d'bitron s'ins noie façon
C'est l'bone tchanson !

III.
On n'vike qu'ine fê, qu'on n'ne profite
Tot s'amûsant de pus qu'un pout.
Sins rouvi qui l'bon tîmps passe vite
Ca l'mwert c'est noisse d'fêrin foyou
I fât passer vosses vikârêye
Divins l'aweûre et l'amûsant
Et n'jamâ' rimète po n'aute fê
Qvand v's p'olez plaire on moumunt !

RESPIRE
Po savouwer l'douce pay'
Vos n'divez may' rouvi
Lès tchansonis.
Ca t'ot l'monde dji d'jourmay'
C'est des cis qu'v'v'ikront vis
Lès tchansonis.

Ossu dji v'z'êl consêye,
Tchanteur cou qu'ont s'c'ris
Lès tchansonis.
Vos pas'rez sûr ine urêuse vèye
Ca l'djoye et l'gîwêr d'on peur Wallon
C'est l'bone tchanson !

Jean Sculier.

Nos Théâtres

Au Royal.

Hasard ? ou bien désir de satisfaire à notre desiderata ? Quoi qu'il en soit, les représentations de cette semaine ont, sauf celle de lundi, comporté des spectacles moins longs. C'est bien !

Dimanche, la Vivandière a réuni seulement une demi-salle. C'est regrettable. Nous avons dit, au début, que cette œuvre est bien montée ; elle était d'autant mieux rendue dimanche que M. Nicolai y remplaçait l'insuffisant Weber, que Druine y remplaçait Duchât, que Mlle Azzolini prend du métier, et que l'admirable Delna projette sur tous son rayonnant talent.

Cette artiste est vraiment extraordinaire. Sa voix fraîche, franche, sonore sans effort, a, dans le grave, une étendue, un velouté incomparables. Et puis, quelle vie, quelle intensité dans l'expression ! quel art de mise au point dans la vérité scénique ! De quel souffle puissant elle fait vibrer la pitié, l'enthousiasme ! On se sent un instant meilleur en l'écouter : aussi, combien le public l'a-t-il acclamée !

La Navarraise servait de lever de rideau. Nous avons dit antérieurement sa bonne mise en scène, et la jolie exécution orchestrale de l'Intermezzo, qui est une belle et curieuse page.

Mme Etty trouve dans la Navarraise son meilleur rôle : elle en a le physique ; l'accent tragique est le seul qui convienne à sa voix ; au dernier tableau, son rire funèbre est saisissant.

M. Kardec a une belle autorité dans le général ; M. Louis est un père trop jeune ; M. de Raeva a l'impertinence et la souriante suffisance qu'il faut. Quant à M. Massart, comme toujours intelligent et adroit, il prend place prépondérante dans la troupe. Nous ne savons encore quelle place y prendra M. Morati. Il est sympathique, joue intelligemment ; on voudrait le défendre : le peut-on ?

Dans Faust, mardi, il a très bien chanté la Cavatine : il y avait là du style, de l'école, de la voix. De même, la suite du rôle fut satisfaisante. Hélas ! le premier acte avait été désastreux ! M. Morati a une jolie, une grande voix ; mais il a ce malheur que lorsqu'il veut la déployer, il monte. Donc, au premier acte de Faust, voulant montrer une puissance, du reste nécessaire, il a constamment chanté faux. Signaux-lui encore que pour transformer le vieillard en jeune homme, il se place trop près de l'écran lumineux ; on suit tous ses mouvements. Or, le théâtre vit d'illusion.

Mme Rizzini est en progrès ; sa Marguerite se diversifie, s'accroît : c'est bien. Sa voix facile a bien détaillé l'air des bijoux.

M. Druine est un Méphisto superbe, puissant, railleusement souple ; il personnifie très justement l'esprit du mal. Sa ronde du Veau d'or a été vraiment bien et originalement chantée.

M. Brus, nouveau Valentin, a eu de la sincérité, une foi honnête et franche, et dans la mort une saisissante vérité. Il chante et prononce bien.

Cette fois, la Kermesse est en progrès ! De la vivacité, de la légèreté : ce fut à souhait pour les chœurs d'hommes et d'orchestre. Le chœur de femmes se fait encore remarquer : avis à qui de droit !

Et, comme toujours, le ballet fut superbe, et Mlle Friquet triomphale.

Le spectacle de dimanche soir s'annonçait superbe : Galathée, avec Mmes Montfort et Castel comme principales protagonistes ; puis Orphée, avec Mmes Delna, Azzolini et Castel.

Mais une réflexion s'impose : c'est que nous allons avoir à comparer notre contrat, Montfort, avec l'étoile de passage, Delna, et ce, dans le même costume grec, et toutes deux dans un rôle masculin.

Voilà un match inattendu : était-il utile, était-il adroit de le créer ? La parole est au public.

• Villeneuve

MM. les artistes trouveront à la maison Alfred LANCE Junior, 15, RUE DU PONT D'ILE, 15, LIÈGE un assortiment complet de maillots et bas de théâtre ainsi que les fards des maisons Lechner, Dorin, Piver, etc.

Au Gymnase

Vouloir m'insurger contre une œuvre représentée plus de 150 fois à la Comédie Française, depuis les quelques mois qui nous séparent de la première, serait peut-être d'une certaine prétention. Cependant, pour rester fidèle à ma ligne de conduite, je dois exprimer toute ma pensée, si crue soit-elle : je n'aime pas Primerose.

Bien volontiers, je déclare tout de suite que l'interprétation fut excellente. M. Barret, en cardinal mondain, eut beaucoup d'aisance ; Mme Pauline Patry, Mlle Terka-Lyon, MM. Valbret et Haban, ainsi que toute la troupe, remplirent leur rôle parfaitement. Ce n'est donc point à cause d'une insuffisance d'acteur que cette œuvre me déplait, mais bien en raison de ses propres défauts.

Primerose m'est apparue pareille à la grenouille de la fable qui voulait se faire aussi grosse qu'un bœuf ! MM. de Fiers et de Caillavet ont tenté de se hausser jusqu'à la Comédie Française et ils n'ont rien trouvé de mieux, pour teinter leur pièce d'une couche de noblesse indispensable, parait-il, à la Maison de Moïse, que d'y introduire un cardinal et des sœurs de charité. Quel moyen superficiel !

Voici l'intrigue en quelques mots : Primerose, jeune fille idéaliste dédaignant le milieu mondain où elle doit vivre, remarque dans ce monde un jeune homme qui répond parfaitement à ses secrètes aspirations. Pierre et Primerose se comprennent et ils sont sur le point de se déclarer leur amour quand le jeune homme apprend subitement la perte de sa fortune. Dès lors, les paroles d'amour qu'il allait prononcer s'arrêtent sur ses lèvres par crainte d'être soupçonné de vouloir faire un mariage

d'argent et il déclare, tout net, à la jeune fille désespérée qu'il ne l'aime pas. Puis il part pour l'Amérique. Primerose, poussée par la douleur, entre au couvent. Pourtant, Pierre n'est pas ruiné et il revient au pays où il retrouve sa Primerose en habit de religieuse. Celle-ci, après la crise des premiers jours, a recouvré le calme sous l'habit de petite sœur des pauvres. Piqué au vif par cette sérénité d'âme, Pierre lui déclare sans réserve tout son amour. Hélas ! la jeune fille reste indifférente car elle n'est plus celle d'autrefois, mais une simple bégaine qui ne peut plus être qu'une consolatrice.

Par une coïncidence vraiment inattendue un ordre arrive de séculariser tous les couvents et Primerose rentre dans sa famille. Petit à petit, elle reprend ses habitudes, se ressouvent et l'amour, endormi au plus profond d'elle-même, se réveille soudain en apprenant l'affection de Pierre pour une dame très aimable.

Ainsi renaît l'amour d'un peu de jalousie...

En écoutant le premier acte de Primerose, j'ai cru tout d'abord que MM. de Fiers et de Caillavet allaient nous dépeindre une noble jeune fille évoluant dans la société mondaine et subissant, degré par degré, fatalement, l'influence néfaste de ces gens superficiels, jusqu'au jour où elle comprendrait son enlèvement et sa misère. Il n'en est rien. Ce drame intérieur, qui aurait pu être beau, n'est pas traité. Au lieu de cela MM. de Fiers et de Caillavet nous montrent la misérable aventure d'une femme qui oublie sa passion quand elle revêt sa robe de bure. Je passe les invraisemblances trop flagrantes, telle par exemple cette perte de fortune, cause de tout le mal, qui nécessite un voyage en Amérique, et qui, au fond, n'était qu'une blague. Ceci personne ne le croira, mais où l'intrigue devient plus grave, c'est lorsqu'elle quitte les faits pour s'emparer des caractères. Je ne puis, en effet, admettre la sérénité de Primerose lors de son séjour au couvent. Comment ! une jeune fille aime jusqu'à vouloir abandonner le monde pour son amour et en quelques jours elle retrouve une tranquillité d'âme exaspérante. Allons donc ! Rien n'est plus dur que le renoncement. Quoiqu'on en pense, la vie de sœur de charité réclame un courage, une énergie surhumaine. C'est avec des larmes, des sanglots ; c'est en meurtrissant sa chair qu'on parvient à se vaincre soi-même et à accepter la vie monastique et non point avec la parfaite béatitude qui rayonne sur le visage de Primerose.

D'autre part, ce cardinal musqué, digne de la direction d'une agence matrimoniale dépasse les bornes de la plaisance. Il y a là de fortes incohérences.

Dans cette œuvre, MM. de Fiers et de Caillavet ont abandonné la satire, ou la bouffonnerie, genre où ils excellent quelquefois. Ils ont voulu composer une fine comédie, sentimentale, pour dame d'un certain âge, et ils ne sont parvenus à écrire qu'une œuvre sans fondement, sans caractère nettement marqué, sans psychologie et même, sans intrigue intéressante, d'autant plus qu'on a tout deviné à la fin du premier acte.

Cette semaine a été entièrement consacrée à MM. de Fiers et de Caillavet. Je ne recommencerais pas à narrer les aventures du Roi de Cerdagne à Paris, cette pièce ayant déjà été représentée au Gymnase, mais je suis heureux de constater, en passant, combien MM. de Fiers et de Caillavet ont abondé dans mon sens lorsque j'avance, ainsi que dans mon dernier article, que la démocratie actuelle protège les imbéciles et les faibles contre les beaux esprits et les forts. Naturellement, toutes les scènes du Roi sont caricaturales ou follement bouffonnes, mais elle peignent adroitement la bêtise humaine et surtout celle de certains milieux politiques ignorants et stupides.

Je dois avouer que je préfère de beaucoup les auteurs de l'Habit vert dans Le Roi que dans Primerose parce que là, du moins, ils se trouvent dans leur élément : le grotesque.

Bien des choses restent à dire, mais je dépasse déjà la place qui m'est réservée. Comme toujours les acteurs du Gymnase ont bien marché. Nous aurons le temps de reparler de chacun d'eux en particulier.

Nous avons déjà eu cette année trois comédies de MM. de Fiers et de Caillavet. Papa, Primerose, et Le Roi. En voilà assez. Cette superfluité n'est pas pour plaire au public et trois pièces des mêmes auteurs depuis la rentrée, c'est plus qu'il n'en faut. Qu'on nous aie donc Primerose, soit, mais on aurait pu représenter d'autres œuvres que Papa et Le Roi.

Il faut espérer que nous ne verrons plus le nom de ces auteurs figurer sur l'affiche cette année.

Contrairement à ce que disait samedi dernier mon charmant compagnon de colonne, Villeneuve, je souhaite que le Théâtre Royal n'organise plus de gala de Comédie Française, car en somme, chacun son métier. M. Mouru de Lacotte, sans aucun subsidie, ce qui est profondément regrettable, assume la direction du Gymnase. Il ne faut pourtant pas, sous prétexte d'alimenter le Royal, couper l'herbe sous le pied au Gymnase, le seul théâtre de comédies où l'on rencontre encore quelquefois une œuvre artistique. Je sais que celui-ci ne s'aperçoit pas de cette concurrence, et qu'il a déjà péché en jouant l'opérette, mais j'aime que chacun reste dans son domaine et s'y consacre entièrement. Ce n'est pas toujours facile à ce qu'il paraît !

Que le conseil communal, qui laisse piller notre ville par une multitude de cinémas parasites, impose ces établissements, sans merci, et qu'il reporte le fruit de ces taxes sur les théâtres où malgré tout, malgré le public indifférent, malgré l'invasion allemande des patrons obèses de Music-Hall, on essaye encore d'y faire un peu d'art pour les hommes restés dignes de ce nom !

N'oublions jamais que c'est le peuple qui doit monter jusqu'à l'art et non l'art qui doit descendre jusqu'au peuple !

Arsène Heuze

Au Pavillon

Le Petit Café

Annoncée par une affiche tapageuse dont l'étiquette « Privilège de MM. Brasseur » ne pouvait manquer son effet, une tournée de comédiens ordinaires est venue nous faire entendre Le Petit Café, l'un des plus récents succès de M. Tristan Bernard. La pièce nous avait été révélée l'été dernier au Royal par une troupe d'artistes brillants, en tête desquels MM. Brasseur et Numa Blès. L'œuvre, qui ne bénéficie pas cette fois de la même interprétation, n'en a pas moins plu par l'originalité de sa fantaisie et la verve de ses délicieuses boutades où s'affirme avec maîtrise le fin talent de l'humoriste de Triplepatte.

On se rappelle l'histoire du gargon Albert, auquel échoit tout à coup un héritage de 800.000 francs. Le serviteur retirait sur le champ son tablier au patron Philibert, se celui-ci, prévenu par un astucieux client, n'avait fait signer par Albert un contrat doré sur tranche dont le dédit coûterait 200.000 fr. au confiant jeune homme.

Mais Albert contourne le piège : il restera au service de la maison Philibert ; et, chaque nuit, sa besogne finie, il s'en ira faire la fête dans les restaurants à la mode en compagnie d'une courtisane empanachée que sa nouvelle fortune lui a permis de s'offrir.

Cette existence multiple ne va pas sans lui attirer de sérieux ennuis. A la fin, Albert avoue son amour à la fille du patron, la hautaine Yvonne, qui consent à l'épouser : de cette façon, il ne quittera plus son petit café.

De cette œuvre mousseuse, les comédiens de passage nous ont donné une exécution tronquée, mais satisfaisante dans son allure générale. M. Paul Denneville, qui incarnait le gargon Albert, a fait de louables efforts pour plaire à son auditoire. M. Darny n'a manqué pas de conviction dans le rôle de Philibert et M. Clavaret réalisait un estimable Bigredu.

Bérangère d'Aquitaine, héraïre en vogue, c'est Mlle Viviani, qui pouvait cadrer avec plus intéressantes partenaires. Mlle Desly est une Edwige plutôt juvénile et Mlle Rubert, une aimable Yvonne.

Le reste de l'interprétation complétait un ensemble sans grand éclat.

On a beaucoup ri, pas assez, et l'on a peu applaudi, ce qui fut justice. L'assistance, nombreuse et choisie, attirée par le prestige d'un grand nom, avait, dès le début, pris son parti de l'aventure.

Mais, tout de même, on s'attendait à mieux.

Jean Valgrune.

La Robe Rouge

Pour continuer la série des spectacles de valeur que la Dame aux Camélias avait si brillamment inaugurée, M. Brenu nous conviait, dimanche et lundi, à saluer la Robe Rouge, de Brieux. Depuis Mme Kerpens-Andral, la douloureuse figure de Yanetta n'avait plus été évoquée sur la scène du Pavillon : aussi, les fervents du drame ont-ils tenu à prouver par leurs bravos qu'ils savent apprécier les initiatives capables de leur rappeler les glorieuses soirées d'autrefois.

La courageuse pièce de l'éminent premier continue d'ailleurs d'exercer son prestige sur tous les esprits par ce qu'elle contient de juste, de noble et d'humainement vrai.

Aussi bien les comédiens de M. Brenu font-ils valoir l'œuvre avec bravoure et sincérité. La mise en scène est soignée et il faut louer sans réserve l'art apporté à la composition des « têtes ».

Mme Sybel-Bardet dont le costume vieillit un peu le personnage de Yanetta, exprime les révoltes de son héroïne avec une émotion qui gagne l'assistance : aussi lui a-t-on fait un vif succès après la fameuse scène de l'interrogatoire ; cette scène a valu un triple rappel à ses interprètes.

Mme Louise Dauville est une Mme Vagret élégamment décorative et Mme Rosé-Leprince, une touchante mère Etchepare, ayant parfois de légères tendances à la récitation.

Mouzon, c'est M. Le Drazal, qui a sérieusement fouillé le caractère de son héros, dont il traduit, non sans adresse la roulerie hypocrite ; pourtant, le comédien a quelquefois encore des cris qui détonnent... et qui étonnent un peu le paisible spectateur. La prostration hébété, puis les colères d'Etchepare trouvent en M. René Vigné un interprète sobre et valeureux et tandis que M. Godefroid donne assez de force à la confession du procureur Vagret, M. Dambrine incarne le député Mondoubleau avec les ressources d'un métier accompli.

Dans un digne entourage, distinguons M. Lemin qui a finement caricaturé la silhouette du greffier Benoit et M. Fortin qui est un procureur général fort représentatif. Et voilà une reprise digne de mettre un laurier de plus dans la couronne que les habitudes de la Maison tresseront au jeune directeur de leur vieux théâtre.

Jean Valgrune.

A la Renaissance

Je suis allé réentendre quelques scènes de As tu vu l'Eclipse, la jolie revue de MM. Kok et Breteuil, j'ai pu constater de nouveau avec plaisir que notre ami Prévail avait toujours le sourire ! Et quel sourire ! Le sourire du directeur heureux, excessivement heureux !

Et comment en serait-il autrement ? L'amusante fantaisie des deux spirituels revuistes fait encaisser à la Renaissance des recettes fantastiques. Des salles à peu près comblées tous les soirs, et le dimanche un véritable entassement, sont la récompense des efforts déployés sans compter par l'habile directeur, qu'est M. Prévail, pour donner à sa revue le cachet, de grâce et

d'originalité, qui séduit le public dans ce genre de spectacle.

As tu vu l'Eclipse continue à être enlevée avec un brio étourdissant par toute la troupe de la bonbonnière de la rue Lulay, parmi laquelle il convient de rappeler les noms de : Mlle de Kierour qui conduit la revue avec la grâce que l'on sait, Nade Martiny, toujours plus charmante, H. Villa et Parisette dont les voix jolies font merveille, la toute gracieuse J. Granier et la très amusante Mad. Letems, etc., etc. sans oublier le fin régisseur qu'enouffrent les ravissantes Darbrelle et A. Luduylla dans les ballets dont est parsemée la revue de MM. Kok et Breteuil.

Du côté masculin, constatons avec plaisir que M. Debert fut une véritable révélation comme comédien de revue, et une grande part du succès doit lui être attribuée. Ce jeune et brillant artiste promet, et a déjà tenu beaucoup et M. Prévail eut la main très heureuse en engageant M. Debert qui conduit la revue au succès avec une ardeur juvénile qui fait plaisir à voir.